



ILES GILBERT

Le Père Choblet
à la léproserie
de Makongaï.

***Un vaillant
missionnaire .***

LE PÈRE EUGÈNE CHOBLET

A TARAUA, l'île centrale de la Mission des Iles Gilbert, le 23 décembre 1958,

le R. Père Eugène CHOBLET, m. s. c., doyen d'âge des prêtres de la Mission, quittait ce monde pour la Maison du Père. Il était près d'achever sa 81^e année. En repassant en esprit sa longue vie, il avait dû remarquer que Dieu ne travaille pas en série dans son œuvre de sanctification des âmes, qu'Il veut des exemplaires uniques. Le cher Père n'avait sans doute pas prévu tous les tournants de sa route, mais depuis longtemps il avait compris qu'il était conduit par la divine Bonté.

Le Père était de souche vendéenne et paysanne. On fait encore des hommes forts et chrétiens à St-Philbert-de-Bouaine où il naquit le 3 janvier 1878. Elève de récole laïque de l'endroit, le petit Eugène Choblet y acquit de bonnes connaissances profanes en même temps que de solides convictions républicaines, mais n'y perdit pas la foi. D'ailleurs, sitôt après, ce fut le petit séminaire et l'orientation définitive de l'âme vers les hauteurs, fruit d'une forte formation spirituelle.

Le jeune homme passa sans secousse du séminaire au noviciat des Missionnaires du Sacré-Cœur à Chézal-Benoît, près d'Issoudun. Après sa profession religieuse et quelques mois d'études, il fut envoyé comme surveillant au collège de Montargis. L'armée l'avait jugé de trop petite taille - 1^m 55 - pour lui confier un fusil, mais sa soutane fut considérée comme grandement dangereuse pour renseignement public et la police eut l'ordre de le chasser de son couvent. Ses confrères étaient partis pour l'Angleterre ou le Canada ; lui se dirigea vers l'Espagne pour achever ses études à Canet-de-Mar (Catalogne). Ordonné prêtre à Barcelone le 17 juin 1905, il fut désigné pour la Mission des Iles Gilbert. Après quelques semaines passées dans sa famille, il fit ses adieux à sa Vendée natale qu'il ne devait plus revoir, et il s'embarqua pour l'Océanie avec un confrère de sa région : le Père Julien Droneau.

Quand il arriva aux Gilbert, la Mission prenait pied dans les dernières îles qu'elle devait occuper. Mais tout dans ces îles était à faire et surtout le Protestantisme allait barrer la route à l'apostolat catholique. Il avait son quartier général à PERU et c'est cette île qui échut en apanage au Père Choblet.

Le nouveau missionnaire trouva à Peru un troupeau lamentable. Quelque temps avant son arrivée, le ministre protestant blanc s'était installé dans l'île et y avait ouvert une école de catéchistes-instituteurs. La moitié des neuf cents

catholiques récemment convertis, était devenue hérétique. Le Père Toublanc, envoyé parmi eux pour les ramener, était malade et devait bientôt rentrer en France. Le jeune Père Choblet fut chargé de limiter les dégâts.

Par nécessité, notre Vendéen se montra un lutteur. En ce temps-là, en effet, les catholiques de l'île étaient le jouet d'innombrables brimades, le pouvoir civil étant tout entier entre les mains des protestants qui prenaient avis auprès de leur ministre et ne se souciaient guère des lointains officiers du Gouvernement. Peu à peu les interventions du Père redonnèrent du cœur à ses ouailles. Les défections cessèrent ; un certain équilibre s'établit. Peu d'apostats revinrent, mais le troupeau fidèle, dirigé fermement, ne se laissa plus entamer. Longtemps cependant il fallut aux catholiques un certain héroïsme car la pression sociale contre leur foi demeurait très forte.

En juin 1914, à NIKUNAU, l'île voisine, le Père Henri Francheteau était mourant. Pas de prêtre pour l'assister. Son compagnon, le Frère Joseph Willecomme, envoya une pirogue à Peru pour en avertir le Père Choblet. Celui-ci se mit aussitôt en route pour Nikunau, mais sa pirogue s'égara et revint à son point de départ. Le lendemain, le Père renouvela sa tentative, mais sa pirogue se disloqua entre les deux îles. Les indigènes qui l'accompagnaient, poussèrent les débris à la nage. Les Anges aidant, on aborda Nikunau et aucune vie ne fut perdue. Le mourant s'éteignit paisiblement quelques jours après. Et le Père Choblet eut longtemps cette deuxième île à sa charge.

Après la Grande Guerre de 1914-1918, le Père entreprit la construction d'une église en ciment. C'était une façon de mieux grouper sa paroisse. Pas d'appel à la charité mondiale. Une œuvre vraiment paroissiale. Les jeunes gens, engagés par la Compagnie des phosphates d'Océan Island, économisaient sur leur paye; les femmes confectionnaient, pour les vendre, des paniers et des nattes. Le Père et les deux Sœurs de la station se mirent volontairement à un régime de carême. En octobre 1923, l'église était heureusement terminée et les confrères de nombreuses îles, accompagnés d'une délégation, furent invités à assister à sa bénédiction. Un jour faste pour Peru.

En 1937, le Père qui avait plus de vingt ans de séjour dans son île, sentit soudain un grand besoin de repos. Ce repos, il voulut le prendre en Australie afin de pouvoir revenir plus vite parmi ses chrétiens. Comme il avait remarqué sur sa peau certaines taches inquiétantes, en passant à Nauru il se fit examiner par le docteur de l'île qui diagnostiqua la lèpre. Et cette annonce fut pour lui comme un coup de foudre ...

Il ne devait jamais oublier son refoulement sur Tarawa. Lui qui, jusque-là,

liât
des
Gilbert
avec
sa
lagune.



avait frayé sur le bateau avec le capitaine et les passagers, fut brutalement sequestré dans une chaloupe de sauvetage suspendue au flanc du navire. Il avoua plus tard qu'il fut alors, plus d'une fois, tenté de se jeter à la mer. Et ce n'est qu'après quelque temps qu'il retrouva la paix de l'âme ...

Cloîtré dans un ermitage, au bout d'un îlot de Tarawa où étaient rassemblés les lépreux de tout l'archipel des Gilbert, notre vaillant missionnaire ne tarda pas en effet à réagir contre le découragement. Il montrait avec le sourire à ses visiteurs la croix de sa tombe qu'il avait fabriquée de ses propres mains. Mais surtout ses journées n'étaient pas celles d'un désœuvré.

Quand il avait rempli très ponctuellement ses exercices de piété, il faisait, chaque jour, une longue visite à ses voisins, les lépreux, les réconfortant et les aidant le mieux qu'il pouvait. Il lisait aussi beaucoup : ouvrages et revues des plus variés, tout ce qui se rapporte aux hommes et aux événements l'ayant toujours intéressé et excité sa verve. Enfin, pour garder à son corps malade toute sa vivacité, il s'adonnait au jardinage, faisant pousser, en vrai Vendéen, des choux et des tomates là où la mauvaise herbe se serait étiolée. Et ces produits de son jardin, qu'il distribuait autour de lui, lui procuraient le plaisir de faire des heureux.

En 1932, sa lèpre, traitée assez tôt, semblait avoir disparu. Le médecin lui permit de rentrer à Peru. Six mois encore, il dirigea fermement sa chère paroisse. Mais un jour il devint évident qu'il n'était pas guéri. Il se prépara donc un nouvel ermitage sur l'autre côté de l'île, face à sa station, où il finirait ses jours.

Fin septembre 1938, le Gouvernement ayant affrété un bateau pour emmener à Makongaï, dans l'archipel des Fidji, tous les lépreux de la colonie, ses Supérieurs lui proposèrent de faire partie du convoi. Il eut peine à s'y décider. Quitter son île lui semblait plus dur que de mourir. Mais la volonté de Dieu était manifeste et il se soumit.

Pour rendre la séparation moins pénible, il avait été convenu qu'on tiendrait ce départ secret et qu'on éviterait les adieux. Le Père embarqua donc clandestinement durant la nuit sur une pirogue qui devait, en traversant le lagon, le conduire au bateau attendu au petit jour. Mais le bateau, le « Moamoa », n'arriva que le soir. Toute la journée il fallut louvoyer et ruser pour éviter les pirogues des catholiques de Peru qui cherchaient leur Père « Eukenio » (Eugène) pour lui dire adieu.

Divines attentions de notre Père des cieux! Le dur sacrifice accepté ne tarda pas à se changer en joie. En effet, notre missionnaire lépreux allait trouver à Makongaï un ermitage plus confortable et des soins pressés. Mais surtout la léproserie modèle avait un aumônier mariste, des médecins compétents et comme infirmières des religieuses maristes. Enfin il y avait un autre prêtre lépreux, le Père Lejeune, mariste et missionnaire à Fidji, qui pendant des années fut rami intime et le soutien moral de son confrère gilbertin.

A Makongaï, Père Choblet comprit très vite et s'appliqua à réaliser sa nouvelle vocation. Il n'était pas là uniquement pour souffrir : il devait soulager et encourager ses compagnons de misère, dont plus d'une centaine étaient des Gilbertins. On mourait beaucoup autour de lui. C'était déprimant. Cependant, peu à peu les nouvelles drogues amenèrent de l'amélioration chez les malades et firent naître de grands espoirs. Les plaies sanguinolentes se refermaient. Des jeunes furent renvoyés guéris.

Père Choblet, lui aussi, allait vers la guérison. Des prélèvements de sang, faits à intervalles réguliers, signalaient l'extermination progressive des mauvais microbes, qui

disparurent bientôt tout à fait. Le patient avait perdu son droit de pensionnaire à Makogaï.

Il revit ses Gilbert avec joie. Mais il n'était plus question pour lui de reprendre en charge son île de Peru. Dix-sept ans avaient passé depuis son départ pour Makogaï. On est à l'automne 1955. Le Père va entrer dans sa 78^e année. Il demande à se retirer dans l'île de Tarawa, à la station de Topario. Les Petites-Sœurs indigènes de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus y ont là un noviciat. C'est chez elles que le Père célèbre sa messe. A côté, il y a l'église paroissiale, la résidence de l'évêque (Mgr Terrienne, vicaire apostolique), l'école supérieure des filles. Et à deux kilomètres, la léproserie de la colonie. Plus de départs, en effet, maintenant pour Makogaï. Les progrès de la science médicale permettent de soigner les lépreux gilbertins près de l'hôpital de la colonie. Le Père Choblet se sent heureux, malgré certaines lourdeurs aux jambes et quelques plaies lentes à guérir. En mai 1958, un orteil du pied droit gangréné l'oblige à rentrer à l'hôpital, où il reste six semaines.

A la mi-novembre, alors que le pied droit semble guéri, la gangrène s'attaque au pied gauche. Les forces du vieux missionnaire déclinent rapidement. Il doit abandonner la récitation du bréviaire, et bientôt ne peut plus dire ses trois chapelets. Mais parce qu'il veut mourir en brave, chaque matin il se fait porter du lit à la chaise longue pour y recevoir la sainte communion. Le 8 décembre il demande et reçoit avec une édifiante ferveur le sacrement de l'Extrême-Onction. Et le 23 décembre, presque sans effort, il rend sa belle âme à Dieu.

Ses obsèques eurent lieu le lendemain, vigile de Noël. Il y avait foule au cimetière et à l'église, car une bonne partie des paroissiens de ce côté de l'île était déjà rassemblée à la station pour fêter le Sauveur nouveau-né.

Personne ici ne doute que le Seigneur ait déjà reçu dans son royaume son bon et fidèle serviteur. Que nos lecteurs cependant fassent au vaillant missionnaire la charité de prier pour lui.

Tarawa janvier 1959.

E. Sabatier, m.s.c.

Missionnaire aux Iles Gilbert